

Le colonel se rassura quelque peu sur les conséquences de sa faute.

Mais il se préoccupait de l'embuscade.

Sans-Nez qui, nous l'avons dit, avait la réputation d'être le plus roué des chasseurs de la prairie, dit tout à coup en se frappant le front :

—J'ai mon idée.

Et il donna des ordres à Tomaho et à l'Ours-Gris.

Ceux-ci partirent.

En leur absence le colonel, qui entendait toujours la fusillade, dit à Sans-Nez qui jouait joyeusement des castagnettes :

—Le feu continue !

—Parbleu ! fit Sans-Nez.

—Vous ne connaissez donc pas les indiens, surtout les Apaches.

—Ces gens-là sont, en ce moment, convaincus que nos chapeaux couvrent des têtes rusées de trappeurs qui leur tendent une embûche, et qui ne répondent pas à la fusillade pour les encourager à avancer.

—Alors le comte saura se mettre en garde, dit le colonel.

—Le comte, dit Sans-Nez, c'est un malin.

—Il en sait plus long que moi et que vous, colonel."

M. d'Eragny sentit l'épigramme et ne la releva pas.

Mais il souffrait cruellement.

Cependant Tomaho et l'Ours-Gris revinrent avec des paquets volumineux ; c'étaient les manteaux de guerre et les armes des Indiens morts.

Les trappeurs et quelques émigrants, sur l'ordre de Sans-Nez, se déguisèrent en Peaux-Rouges ; puis le capitaine fit placer le reste de sa troupe sur une file et les faux Indiens formèrent une haie comme s'il se fut agi de prisonniers à conduire.

Dans cet ordre, avec injonction aux faux prisonniers de tenir leurs mains croisées derrière le dos, on avança.

Tomaho se dissimula à cause de sa stature.

Le colonel, qui avait un costume plus voyant et plus riche que les autres chasseurs, fut mis en tête des prisonniers, quelque répugnance qu'il en eût.

—Les sauvages, dit Sans-Nez, ont l'œil très fin, très subtil.

—Croyez que tous vous connaissent et que votre chapeau à plumes d'aigle vous fera distinguer, même la nuit.

—Ils vont concevoir de votre prise une joie folle.

—Soit ! dit le colonel.

Et il se résigna.

On fit sept ou huit cents pas et l'on entrevit les Indiens, au nombre de deux cents environ, barrant le chemin de la rivière et regardant du côté où venait la troupe.

Mais ce qu'avait prévu Sans-Nez arriva.

Un cri d'oiseau-huppe ayant retenti, l'Ours-Gris y répondit en houloulant comme un hibou.

Puis il cria en apache :

—Que les cœurs de mes frères soient en grande joie !

—Nous amenons quinze prisonniers et avec eux le chef à la plume d'aigle !

Alors la troupe poussa un hurrah et s'élança joyeusement pour voir les captifs.

C'est ce que Sans-Nez attendait.

—Attention ! dit-il.

—Du revolver, rien que du revolver !

—Ensuite au couteau et passons !

On se tint prêt.

Quand la bande fut compacte, s'exclamant autour des captifs, les uns criant avec enthousiasme :

—Le grand chef est pris !

Les autres demandant :

—Le camp est-il à nos frères ?

Tous brandissant leurs fusils. . .

Quand les poitrines enfin furent à portée, Sans-Nez dit :

—Feu !

Aussitôt chacun saisit ses revolvers et tira dans le tas.

Cinq balles par homme, sur une masse ! Pareil tir fit une trouée sanglante et large.

Le détachement se jeta tête basse à travers la brèche.

En un clin d'œil il gagna les rochers et la cascade en criant :

—Ne tirez pas !

—Nous sommes trappeurs."

Et Sans-Nez dominait les voix, même celle de Tomaho, en criant sur un ton aigu :

—C'est moi, Sans-Nez !

—Pas de blagues !

—Ne tirez pas !

Si bien que la section d'embuscade reconnut le Parisien, comprit que ce n'était pas un piège et cessa le feu qu'elle avait commencé.

Les Apaches firent deux décharges inutiles, quand ils revinrent de leur surprise.

Le détachement était provisoirement sauvé.

Pas un homme n'était blessé, comme l'avait dit Sans-Nez.

Le colonel ne pouvait s'empêcher de constater l'habileté du capitaine.

Les trappeurs, cependant, après avoir ri du tour joué à l'ennemi, écoutaient les bruits d'attaque contre le camp.

La lutte semblait acharnée.

Elle cessa à l'aube.

En ce moment, on vit Tomaho quitter l'embuscade.

Il allait, disait-il, en avant, pour avoir des nouvelles.

Quelques instants après le départ du Cacique, on aperçut une pirogue descendant la rivière.

Sur cette barque était un homme vêtu à la mexicaine.

Deux indiens pagayaient et conduisaient l'esquif, qui disparut descendant la rivière avec rapidité.

Les trappeurs remarquèrent que cet homme avait l'air profondément sombre et abattu.

CHAPITRE LI

Les événements que nous avons à raconter sont multiples et simultanés.

Aussi, pour raconter ce qui se passa chez les Apaches, faut-il revenir sur nos pas et parler de la panique qui les saisit après l'explosion du pirate de potasse.

Pour qui connaît le caractère indien, cette catastrophe devait produire sur les *Peaux-Rouges* un effet désastreux.

La tribu fut frappée de terreur.

Partout postes, bivacs, détachements prirent la fuite.

La déroute fut complète. . .

Cependant, n'étant point poursuivis, les détachements s'arrêtèrent et l'armée se rallia. On fit le dénombrement.

Deux mille hommes avaient perdu la vie.

La reine avait profité de cette défaite pour essayer de ressaisir son pouvoir effacé par celui de l'Aigle-Bleu.

Déjà une fermentation très vive animait les guerriers.

L'Aigle-Bleu ne s'en émut pas.

Il monta sur un tertre et il fit appeler les guerriers par les criures de chaque village.

Les Indiens se rendirent à cet appel du chef ; mais ils montraient des dispositions hostiles.

L'Aigle-Bleu leva la main, fit un geste solennel, montra le ciel et dit :

—Le Vagondah est irrité contre nous.

Il y eut un murmure d'étonnement.

Le sachem reprit :

—Il faut du sang pour le grand Dieu du monde.

Le soir, un rayon de soleil couchant éclairait un bûcher embrasé.

La tribu silencieuse voyait la flamme monter au ciel.

Une jeune fille attendait impassible que la flamme montât jusqu'à elle.

La vierge, avec un stoïcisme admirable, supporta le supplice.

Et l'Aigle-Bleu sûr maintenant de la victoire donna l'ordre de se préparer immédiatement au combat.

Le comte avait appris sans protester, que M. d'Eragny établissait une embuscade :

—Tête-de-Bison, vous semblez désapprouver l'idée du colonel ?

—Oui, certes, dit le trappeur.

—C'est une bêtise.

—Bon ! voilà que vous appelez la chose par son nom, mon vieux camarade.

—Moi, je dis : C'est une imprudence.

—Faut-il prier le colonel de faire rentrer son monde ?

—Non point.

Le comte secoua la cendre de son cigare, et il reprit :

—N'avez-vous point remarqué, Grand-Moreau, que le colonel, depuis quelques jours, semble très mécontent ?

—Je me demande pourquoi ?

—Vous ne le devinez pas ?

—Il semble jaloux.

—C'est une petitesse.

—Mon cher, elle ne vient pas de l'homme, mais du militaire.

—Le colonel, en tant que colonel, est furieux de voir toute sa tactique, ses vieux canons, ses vieux fusils distancés.

—Il est de fait que le pirate de potasse lui a prouvé que dans l'avenir la poudre à canon sera regardé comme une plaisanterie.

—Je lui réserve d'autres surprises, s'il n'est pas tué cette nuit.

—Vous pensez donc. . .

—Je pense qu'il court grands risques avec sa section.

—Si cependant je le prévenais. . .

Le comte haussa les épaules.

—Mon cher, répliqua-t-il, le colonel nous saurait très mauvais gré d'un bon avis.

—Il m'accuserait de manquer d'égards et de convenance.

—S'il paie de sa vie une imprudence, tant pis !

—... Mais sa fille ?

—Tête-de-Bison, mon ami, sa fille ne m'intéresse guère. Trappeur, vous veillerez. Nous serons attaqués cette nuit, j'en ai le pressentiment. A propos. . .

—Monsieur le comte !

—Vous savez que le wagon de pirate de potasse est blindé. Il n'a rien à craindre. Toutefois, faites-le couvrir de peaux de bœuf mouillées. C'est un surcroît de précaution. En outre, vous préviendrez le capitaine canonnier de me venir trouver sur-le-champ.

—J'y cours.

—Un instant encore ! Je vous recommande de laisser faire au colonel ce qu'il voudra. Vous me tiendrez seulement au courant de ce qui se passera. Allez, Trappeur !

Grandmoreau se retira.

Le comte vit bientôt arriver master Jackson.

C'était un ancien quartier-maitre de la de la marine anglaise.

Déserteur, pris de la fièvre de for en 1848, il avait été mineur, puis trappeur, puis canonnier au service du Mexique, et enfin il s'était refait chasseur jusqu'au moment où il s'était engagé dans la troupe du comte.

(A suivre)